



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre LII. Du 2 Décembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

L E T T R E L I I .

Du 2 Décembre 1786.

HIER/ 29 , entre une & deux heures , un homme qui vient de Courlande arrive chez moi , & y demande le baron de N** . Il dit avoir une commission secrete ; lui remet une lettre de M. de Rummel , son beau - frere , Syndic de la noblesse , & cinquante louis de Prusse . La lettre prévient N** d'ajouter foi à ce que lui dira le porteur ; lui apprend que la régence de la république veut lui conférer la place d'assesseur , s'il se rend en Courlande pour cette nomination qui se fait au commencement de l'année . Le porteur de cette lettre dit avoir vu N** enfant , & lui a paru être un avocat ou un notaire dont il avoit quelque idée confuse ; il n'a dit ni son nom , ni où il loge , ni comment il voyage , ni depuis quand il est à Berlin , ni où il va . Hambourg , Lubeck , Vienne , Munich , &c. sont des points où il a touché , ou bien où il touchera . Sa marche a été très-couverte ; très-énigmatique , très-mystérieuse ; tout ce qu'il a fait entendre , c'est que les plus grands changemens vont éclore en Courlande ; que M. de Woronzow y jouera un très-grand rôle ; & cela a été dit de manière à faire soupçonner qu'il pourra devenir Duc . Voilà les points capitaux de cette bizarre entrevue .

Il faut les combiner avec le retour du Duc , arrivé depuis trois jours , & une foule d'indices qui démontrent qu'il s'agite ou se prépare une révolution en Courlande . Le Duc est dans la consternation . On ne se le dit qu'à l'oreille ;

mais il paroît constant que les Etats du pays ont arrêté ses revenus, parce qu'il ne les dépense pas chez eux, & c'est - là le moindre grief que l'on ait à Pétersbourg contre cet homme abhorré. Il est certain qu'il envoie à Mittau, où il n'ose pas retourner, sa femme très-avancée dans sa grossesse; espérant qu'elle accouchera d'un garçon, & que cet héritier présomptif le réconciliera avec son pays.

Ajoutez à ceci, que le baron de N** appartient à une des premières maisons de la Courlande; que son oncle le chambellan Howen, tête forte & intrigante, est actuellement ministre suprême ou land-maréchal, qu'il y fait toutes les affaires, & jouit du plus grand crédit, ce qui doit se réduire, à dire vrai, à vendre plus ou moins lâchement cette belle & malheureuse province, laquelle cependant, si tous ces voisins l'abandonnent, n'a d'autre parti à choisir que de se donner, plutôt que de se laisser prendre. Il est très-possible que la famille de N**, qui fait combien ce studieux jeune homme auroit toujours préféré la carrière civile à la carrière militaire, n'ait pensé qu'à le placer avantageusement pour lui (ce poste d'assesseur, qui vaut 4 à 5000 liv. annuelles du pays, mène à tout); mais il l'est aussi, & même, vû les combinaisons subsidiaires, il est probable qu'on veut s'aider de lui dans une révolution.

Le jeune homme a de l'honneur, de l'intelligence, des connoissances, un grand respect pour les droits des hommes, une grande haine pour les Russes, un vif désir de donner son pays à tout autre souverain. Balloté par le sort depuis qu'il est au monde, ruiné par des malheurs de tout genre, qui tous ont une source honnête, dégoûté du triste service d'of-

ficier subalterne qui le dérango de l'étude, modéré dans ses désirs, il accepteroit une place qui lui donneroit *otium cum dignitate*; mais il ne veut pas être esclave russe; il aime la France, il m'est attaché, il croit me devoir; il voudroit être utile à son pays, au cabinet de Versailles, à moi. Son indécision a dû être cruelle, sur-tout dans une circonstance où, travaillant depuis six mois comme un forçat, & sûrement d'une manière plus utile que s'il montoit la garde, vous avez négligé jusqu'à la prolongation de son congé; on seroit perplexe à moins.... J'ai décidé pour lui.

Me faisant fort pour cette prolongation qu'il y auroit tant d'iniquité à refuser, & qu'on accorderoit, ne fût-ce que pour moi à qui ce co-opérateur est nécessaire; pensant qu'il est toujours le maître de retourner en Courlande en envoyant sa démission, ou même sans l'envoyer & laissant nommer à sa place: convaincu que nul ne peut nous informer plus exactement de la situation du pays où il a tant de relations; persuadé que cela est important, pour plusieurs raisons dont j'exposerai tout-à-l'heure les principales, mais ne croyant pas, indépendamment de la dépense d'un voyage de plus de quatre cents lieues, pouvoir m'absenter sans un ordre exprès; sûr de l'honneur de ce sensible jeune homme, soit à raison de ceux qui me l'ont recommandé & qui le connoissent infiniment, soit par ce que j'ai vu de sa conduite & de ses principes; plus certain encore qu'on fait tout des gens d'honneur par la confiance, j'ai cru que le plus sage étoit de le faire partir sur le champ, sur sa parole de m'informer de tout, & de revenir sous deux mois à Berlin. Il m'a semblé que ce parti concilioit son intérêt & le nôtre, celui-ci parce
que

que nous serons parfaitement instruits de tout ce qu'on peut savoir en Courlande (& l'on y peut savoir beaucoup de choses) ; qu'à tout événement nous nous faisons un parti dans le pays , & qu'un simple titre de consul , ou même la permission de porter notre uniforme en Courlande avec une pension modique , nous assure là un homme de mérite , s'il prend le parti d'accepter les offres de la Régence ; celui-là parce que M. de N** s'assurera dans son voyage , du degré de stabilité & du bien-être de l'établissement qu'on lui propose , & que s'il n'est pas content il se retrouvera ce qu'il est chez nous avec les avances d'un nouveau service rendu & d'une forte preuve de zèle donnée ; que s'il est content de la place offerte & qu'il l'accepte , nous pouvons améliorer son sort , & augmenter là bas sa considération & sa sûreté par notre uniforme &c &c. Somme toute , ce jeune homme , qui a fait les sièges de Mahon & de Gibraltar ; qui est estimé & aimé de ses chefs ; qui depuis six mois travaille sous ma direction avec un zèle rare & une assiduité non moins grande , mériterait assurément une marque de faveur , quand ce seroit pour son compte uniquement qu'il iroit en Courlande ; & la vérité est que je l'y envoie , parce que la circonstance m'y invite fortement , & que je suis convaincu de ces deux choses : la première , c'est que , fût-ce uniquement pour connoître à fond cette partie des projets de la Russie , il nous importe de savoir une fois à quoi nous en tenir sur la valeur & le sort , aussi bien que sur les modifications dont est susceptible un pays , vedette naturelle (indépendamment de toute circonstance intérieure) de la Pologne & de la mer Baltique , où la Suede , notre bras du nord,

est si sérieusement menacée; la seconde, que le baron de N** est l'homme le plus propre à voir à cet égard & à dire la vérité. Pourquoi ne pas aider, ne pas conserver de tels hommes ?

Vous avez dû voir, mais vous n'avez pas remarqué peut-être, dans le trente-deuxième précis des gazettes, que M. de Spreng-Porten, ci-devant colonel au service de Suede, vient d'entrer au service de Russie comme major-général; que c'est l'homme qui connoît le mieux toute la Finlande; que l'impératrice lui a accordé trois mille roubles pour son équipement, une terre de six cents paysans dans la Russie blanche, & la clef de chambellan; qu'il va faire incessamment un voyage dans la Crimée &c. &c. . . . Si c'est en acquérant de tels hommes, & les connoissances & les relations qu'ils apportent avec eux, qu'on se prépare l'exécution des plus grands projets, c'est par la même méthode qu'on les fait avorter.

On n'eut pas le temps de chiffrer la dernière fois le *post scriptum* qui contient un fait curieux, sur lequel P**** assésira peut-être une combinaison.

Je vous ai dit, N. XLVIII: „ On vient d'in-
 „ terdire à la banque le commerce des let-
 „ tres de change &c. „ Ce fait ne s'est pas
 vérifié; les négocians l'ont demandé à la vérité, mais cela n'est pas accordé, & Struensée s'y oppose. Passons aux détails du jour.

Il y a deux versions sur Mlle de Voss: toutes deux de très-bonne source; & probablement la véritable est celle qu'on peut composer des deux.

Première. Il n'y aura point de mariage. La demoiselle partira dans un mois pour je ne

fais où , & de là se rendra à Potsdam. „ Je
 „ sens , dit-elle , que je me déshonore. Toute
 „ la compensation que j'exige , c'est de ne
 „ voir personne. Laissez-moi dans ma solitude
 „ profonde , je ne veux ni fortune ni éclat. „
 (Et il est certain que si elle peut le tenir ainsi ,
 elle le conduira beaucoup plus loin).

Deuxieme. Le mercredi , 22 du mois dont
 nous sortons , fut le jour remarquable où ma-
 demoiselle de Voss accepta la main du Roi ,
 & lui promit la sienne. Il fut résolu qu'on fe-
 roit agréer à la Reine le plan d'un mariage
 du côté gauche , comme une nécessité , si elle
 s'obstinoit à y montrer trop de répugnance. Il
 est singulier qu'on ait attendu le moment où
 le duc de Saxe Weimar, beau-frere de la Rei-
 ne , fût-ici , pour consommer cette rare opé-
 ration. Le Roi se trouvera ainsi quatre fortes
 d'enfans. Les prêtres consultés sur la maniere
 de concilier les droits du ciel avec les plaisirs
 de la terre , ont décidé qu'il valoit mieux
 concentrer ses jouissances dans un mariage
 extraordinaire , que d'errer sans cesse de foi-
 bleses en foibleses. Il ne transpire encore rien
 de la maniere dont on fera part de cet arran-
 gement aux oncles , du nom que portera la
 nouvelle Princesse , de son état futur , &c. &c.
 Ce qui paroît vraisemblable , c'est qu'elle n'est
 pas éloigné de se mêler des affaires ; & que si
 elle y entre , le crédit de Bischopswerder di-
 minuera : elle n'aime ni lui ni ses filles. Son
 parti d'ailleurs est tout-à-fait opposé à celui
 des illuminés qui gagne du terrain de la ma-
 niere la plus effrayante. Je vais vous révéler ,
 à cet égard , une anecdote encore récente (elle
 est des derniers mois de Frédéric II), qu'il
 est infiniment important , du moins , pour ma
 sûreté , aussi long-temps que je suis ici , de

tenir secrete , de l'authenticité irrévocable de laquelle vous jugerez vous-même , & qui vous montrera où mene cette prétendue théorie des visionnaires liés aux francs-maçons Rose-Croix , que chez nous les uns regardent en pitié , & dont les autres ne font qu'un objet d'amusement.

Il se répand un bruit sourd qui consterne les honnêtes gens , & qui vrai ou faux est un terrible indice de l'opinion publique. On assure que le prince Henri , le duc de Brunswick & le général Möllendorf veulent quitter l'armée. Les deux premiers n'y pensent probablement point encore. Quant au dernier , il est incontestablement le plus mécontent des trois ; riche par lui-même , loyal , simple , ferme , & d'une vertu qui feroit honneur à un fol plus fécond en ce genre. Il est certain qu'on ne l'a traité , ni comme il s'y attendoit , ni comme les honnêtes gens le desiroient. A la vérité on a voulu le faire comte ; mais qu'avoit-il besoin dans la foule ? Aussi cet homme respectable a-t-il répondu : *qu'ai-je fait ?* Et ce mot noble & simple étoit une critique si amere de la tourbe de nobles & de titres qu'a fait éclorre le souffle de la munificence royale , qu'il n'a pas dû plaire. Son existence modeste & chevaleresque est devenue un reproche pour la cour. Cependant la seule opération vraiment bienfaisante & unanimement approuvée , qui ait été faite sous ce regne , est de lui : c'est la réforme de l'inique contribution appelée *le verd* , qui mettoit vraiment au pillage le plat pays pendant trois mois de l'année , sous le prétexte de tenir la cavalerie dans l'habitude du fourrage de campagne. Il n'a depuis été consulté sur rien , du moins il n'a eu aucune

influence; je ne ferois point étonné qu'il se retirât sur ses terres, & il est impossible de s'exagérer le tort que cette profession de foi tacite feroit au Roi & à son gouvernement.

Encore trois mois d'un pareil régime, & il n'aura plus rien à perdre en fait de considération du moins intérieure. Tous les symptômes de la putridité se manifestent; Rietz escroc, cupide, conseiller Bonneau, giton avoué au point que le Roi, étant prince de Prusse, alloit coucher avec lui chez sa femme (c'est-à-dire chez sa maîtresse à lui prince de Prusse); Rietz en un mot le plus vil & le plus corrompu des hommes, conduit la maison du Roi & à grande part à la faveur aulique; sur quoi il faut noter qu'il est très-susceptible d'être acheté; mais il coûteroit cher; car il est avide & prodigue, & sa fortune est à faire, si jamais la France avoit besoin de diriger le Cabinet de Berlin; aussi long-temps que le Roi y fera quelque chose, Rietz & le Prince Frédéric de Brunswick sont les deux hommes qui se laisseront amorcer.

Une anecdote du très-bas genre, mais caractéristique pour qui connoît le pays, est celle-ci. On a donné ordre aux danseurs Italiens & François de danser deux fois la semaine au théâtre Allemand. Le but de cette injonction bizarre étoit de dégoûter cette espece de gens assez chers, & d'avoir un prétexte pour les renvoyer. Ils ont été bien conseillés, & ils danseront. Mais voilà l'esprit d'astuce qui préside à l'administration. Elle traite les affaires comme le théâtre.

J'apprends à ce moment que M. de Heinitz, ministre d'Etat, homme médiocre, mais laborieux, a écrit au Roi une lettre dont voici à peu près le sens. „Etranger, ne possédant

„ point de terres dans vos Etats, mon zele
 „ ne peut être suspect à Votre Majesté. En
 „ conséquence je dois lui déclarer que la
 „ capitation projetée lui aliénera le cœur
 „ de ses sujets, & prouve que les nouveaux
 „ régisseurs de ses finances sont encore bien
 „ peu versés dans la chose publique. „ Le
 Roi lui a dit deux jours après, *je vous re-*
mercie, & n'est entré dans aucun détail. Les
 demies volontés n'excluent pas l'opiniâtreté;
 mais l'opiniâtreté est loin d'être la volonté.
 Je ne serois pas étonné que l'on laissât la com-
 pagnie du tabac telle qu'elle étoit. La con-
 sideration du gouvernement deviendra ce
 qu'elle pourra.

C'est une tentative du même genre que
 celle de M. Heinitz, qui a produit la der-
 niere promotion militaire & la défaveur du
 général Möllendorf. Il a écrit avec une dig-
 nité respectueuse, mais ferme contre la no-
 mination du comte de Brühl, & a prié le Roi
 de marquer moins d'indifférence pour l'armée;
 remerciement vague, accompagné de ces
 mots: *J'ai promis cette place depuis un an &*
demi: & le surlendemain dix-sept majors.
 Mais c'est depuis que la froideur pour le gé-
 néral a pris quelques nuances de plus, & que
 les égards ont été mis à la place de la con-
 fiance. Au reste la lettre n'est pas approuvée;
 on trouve qu'il falloit réserver ce coup de
 vigueur pour une occasion où il ne parût pas
 personnellement intéressé: or c'est lui que
 sembloit regarder la place de gouverneur.

Le duc de Weimar va faire une chasse de
 loup très-fastueuse sur les frontieres de la Po-
 logne. On ne concilie pas les préparatifs de
 cette partie de plaisir avec les projets & les
 rites d'économie. Douze cents paysans sont

commandés; on a envoyé soixante chevaux huit voitures ou fourgons, les maîtres des forêts, des gentilshommes, des chasseur, des cuisiniers pour cette course qui doit durer six jours.

Au reste, je suis maintenant à peu près sûr & que ma seconde version relativement à Mademoiselle de Voss est la vraie, & que la Reine s'est amadouée. Le Roi ne fut jamais mieux avec elle; il la voit beaucoup depuis huit jours; il paie ses dettes; il lui a donné un concert; probablement elle a fait de nécessité vertu. Il paroît clair que cette liaison du Roi déranger beaucoup le plan des administrateurs visionnaires. La famille de Mademoiselle de Voss veut profiter de son élévation, & ses conseils n'ont rien de commun avec les favoris actuels. Bischofswerder bien loin de gagner du terrain dans son esprit, en perd. En un mot la révolution peut venir de là. La chose publique y gagneroit-elle? c'est ce qu'il est impossible de déterminer. On ne peut que tourner de ce côté le télescope, ou plutôt le microscope: car en vérité nous sommes dans le regne & le pays des infinimens petits.

Post-scriptum annoncé dans le corps de la lettre.

L'adoption des monnoies en Pologne étoit ci-devant comme il suit. Le marc, poids de Cologne, d'argent fin, se monnoyoit à 13-3 r. ou 80 fl. de Pologne.

Quant aux monnoies d'or il n'y avoit que le ducat de Hollande qui avoit une valeur dénommée, savoir :

Aux caisses royales ils étoient pris pour 16 $\frac{3}{4}$ k.

Dans le public pour 18 k., l'un & l'autre taux stipulés par décret des diètes.

A la diète de 1786, le ducat a généralement été élevé à 18 k. pièce.

Le taux de l'argent ne peut par conséquent plus se soutenir, & l'on assure qu'il a été résolu qu'on monnoieroit à l'avenir le marc fin à 14 r. ou 84 fl.

Mais ceci ne pourra pas se soutenir davantage; car si Berlin monnoie à 14 r., la Pologne sera obligée de supporter à valeur égale de plus grands fraix de transport.

Dans les conjonctures actuelles, on pourroit donc tirer avec avantage des ducats à 3 r. de la Pologne, si le taux de l'argent est à 14 r.

Mais si la valeur relative de l'or baïffoit comparativement à celle de l'argent, on pourroit y acheter avec bénéfice de l'argent.

En général il me semble que les opérations récentes sur l'or doivent faire penser à l'argent, surtout en Espagne, si elle persiste dans la folie qu'elle partage avec presque toute l'Europe, de vouloir avoir deux monnoies & retirer son or.

2d. P. S. Le Roi suivi d'un seul laquais, & très-enveloppé, s'est rendu au magasin de bled & à celui des pailles; il s'est enquis des soldats qui y travaillent, de ce qu'il gagnoient. — Cinq gros. — Un moment après il fait la même question aux préposés: six gros. Trois soldats en confrontation, & la fraude prouvée, un bas-officier & trois soldats ont été chargés de conduire ces deux hommes à Spandaw. Prison civile, & leur procès; le fait seroit très-louable. Il sort le soir presque seul, & s'adonne à des minuties de commissaire de quartier. Voilà du moins trois fois que cela lui arrive. Quelques entours croient qu'il veut imiter l'Empereur. Après ce qui s'est passé entr'eux, ce seroit peut-être là le symptôme le plus critique d'incapacité absolue.